

# Le chant d'Elvire, crucifiée

Le plus « beau » spectacle de l'année. Et comme Clévenot ici sait nous montrer Maria de Medeiros ! Comme Jovet nous montre Claudia, et Elvire... J'en connais qui ont écrasé une larme, en douce, avant de s'esquiver, vite fait, au sortir du spectacle de Brigitte Jacques et François Regnault. Il y avait de l'émotion aussi, et comme une difficulté à trouver les mots justes, au cœur du débat qui, l'autre jour, à propos du spectacle, réunissait gens de théâtre, philosophes, psychanalystes... Au Théâtre comme à l'Espace Kléber. Un public touché. Et concerné au premier chef : plein de jeunes comédiens, qui travaillent autour du Tns ou partout ailleurs en région.

Si vous n'avez pas lu nos éditions du 9 janvier : **Elvire Jovet 40** raconte les sept leçons que Louis Jovet, de février à septembre 1940, au Conservatoire à Paris, donna à la plus brillante de ses jeunes élèves, à Claudia, sur la dernière scène d'Elvire dans le **Dom Juan** de Molière. Des cours alors sténographiés, publiés à la fin des années soixante (**Molière et la comédie classique**, épuisé chez Gallimard), qui font référence, et que cultive amoureuxment, par exemple, Brigitte Jacques — qui met en scène ce travail.

Il y a là une manière d'intime perfection, non spectaculaire, d'humilité vraie et d'intensité tue. L'intensité du lieu, d'abord. De cette salle de travail où le théâtre vous saisit d'entrée, d'emblée — en très belle réussite d'Emmanuel Peduzzi, éclairée par André Diot. Et si vous

... autre chose encore, que Jovet appelle « le sentiment »...

n'avez pas vécu pendant cette saison les mille métamorphoses de la salle Gignoux, vous avez négligé une assez étonnante tranche de théâtre strasbourgeois. L'humilité et l'intensité de tout le reste, ensuite, qui s'infiltre peu à peu, d'une banquette à un rideau, d'une coulisse de théâtre à celle de l'Histoire, dans le mouvement un peu étrange de ce qui de leçon en leçon se répète bizarrement, comme en un condensé de huit mois d'histoire, qui y fait mine d'avancer, sans vraiment réussir, ou pas vraiment là où on l'attendait. Pas vraiment où la préoccupation de Jovet l'attendait : son désir de Claudia est qu'elle atteigne

par le théâtre, par l'exercice théâtral, à une manière d'expérience extatique où intelligence et savoir-faire ne s'épanouiraient que pour avoir su se faire oublier au profit du « sentiment »... Et là où le théâtre n'atteindra pas vraiment, on le verra, le monde et l'Histoire pourvoient.

Le sentiment. L'un des trois pôles de la pédagogie de Louis Jovet (le sentiment, la phrase, la respiration), et qui dans ces quelques leçons fonctionne un peu comme le spectacle de Brigitte Jacques fonctionnerait dans l'itinéraire théâtral de chacun d'entre nous : un mot, ou une forme théâtrale un peu vagues, « élémentaires », qui disent



C'est Piaf... (photo j.-b. rodde)

bien ce qu'ils veulent dire mais sans rien épuiser du sens qui s'y cristallise, ainsi ambigus, touchant du doigt quelque chose qui pourtant nous échapperait encore, et qui guetterait quelque part à la croisée de la pensée, du talent et d'autre chose encore, sans quoi l'intelligence et le savoir-faire ne sont rien, et que Jovet appelle le « sentiment »...

On voit bien ce qu'il y a là d'élémentaire, d'archaïque, de partiel, lorsqu'on songe à tout ce qui, en quarante nouvelles années, a composé l'extrême complexité désormais qui nourrit la formation de

l'acteur, et qui engage tous les développements des sciences humaines et des pratiques corporelles, telles que les sources orientales aussi les ont revisités. Et c'est toute cette complexité précisément qui dans nos têtes s'ébranle, se réorganise, travaille, est remise en perspective sous la grande simplicité de la proposition de Jovet — qui n'invente rien sans doute, qui sera bientôt dépassée, mais qui fixait à cette problématique de l'acteur un cadre juste, et d'époque. La nôtre, d'époque, trouverait ce « sentiment » là un peu court, c'est sûr. S'armait d'états de conscience ou d'inconscience, du sujet et de son désir. Nous rappellerait que je est un autre, et « barré » toujours... par exemple. Ou nous dirait ailleurs que l'oubli de soi est en méditation la voie royale de la conscience créatrice.

C'est un peu tout ça qui fait la charge d'émotion d'**Elvire Jovet 40**. Avec l'excellent travail des comédiens. Eric Vigner et Vincent Vallier y servent parfaitement la discrète et immense évidence de la création de Maria de Medeiros dans le rôle de Claudia, de Philippe Clévenot dans celui de Jovet — qu'il faudrait l'une et l'autre raconter longuement, tant ils sont l'une et l'autre et beaux et douloureux. Préoccupés. Avec ceci encore, qui bouleverse d'abord chacun de ceux qui ont pour le théâtre un peu de ferveur : **Elvire Jovet 40** de Brigitte Jacques dit un échec du théâtre face au monde, notait l'autre jour Lassalle. Ou plutôt : le spectacle dit quelque chose de ce que le théâtre doit aussi au monde et à l'Histoire...

Et lorsque Claudia atteint au « sentiment », elle est seule en scène, dans le noir qui la guette, et l'élève comédienne s'est effacée déjà, en septembre de cette année-là, derrière la jeune juive dénoncée à l'occupant. Le cauchemar transfigure le théâtre. Le chant d'Elvire dit une conscience, de femme, crucifiée par l'Histoire. On pense alors à Edith Piaf. On pleure avec Sganarelle. Et l'image de Maria de Medeiros, les bras en croix, debout face au monde, est rangée désormais dans ma mémoire à la plus belle place, à côté de celle de Charlot, les bras en croix lui aussi, mais écrasé dans la cour de l'**Hôtel Moderne** d'André Engel, aux pieds d'Evelyne Didi. Sourd désormais au cri de la pauvre...

antoine wicker

● Jusqu'au 25 janvier, salle Gignoux au Tns.